
Dominique LARREY (1766-1842), Chirurgien militaire - Baron d'Empire. Des misères des batailles aux ors des palais

P VAYRE ¹, JJ FERRANDIS ²

1- Membre de l'Académie nationale de Médecine
Chirurgien honoraire, hôpital de la Pitié-Paris

2- Médecin Chef des Services
Conservateur du Musée des Armées du Val de Grâce
1, place Alphonse Laveran
75005 Paris

Doté d'un caractère abrupt, servi par un tempérament hors du commun, Dominique Jean Larrey n'a pas réussi par hasard une vie d'action. Il réalisa une immense oeuvre d'innovation dont la réalité dépasse la légende, dans l'ambiguïté de l'époque napoléonienne succédant, au début du 19^e siècle, à la turbulente idéologie de la période révolutionnaire. Il fût le créateur du concept et l'image exemplaire du "chirurgien combattant de l'avant" dont la bravoure et l'attitude décisionnelle d'urgence n'excluent pas la réflexion et le sens éthique. Toute passion éteinte, cent soixante ans après sa mort, force est de reconnaître qu'il a mérité les honneurs dont il fut comblé, malgré les rumeurs calomnieuses de quelques détracteurs impénitents. Son souvenir, largement alimenté par son fils Hippolyte (1808-1895), est jalousement conservé au Musée du Service de Santé des Armées au Val de Grâce, à l'Académie Nationale de Médecine, et au nouveau Musée ouvert en décembre 2001 dans la maison natale de Beaudéan. Nous envisagerons successivement la vie d'action, l'oeuvre d'innovation, la personnalité d'exception.

La vie d'action

Il naquit le 8 juillet 1766 à Beaudéan, sous le règne de Louis XV, dans la pittoresque vallée de Campan, au bord de l'Adour, près de Bagnères de Bigorre. Après le décès en 1770 de son père Jean, cordonnier du village, il est confié à l'Abbé Grasset, curé de Beaudéan, qui remarque chez son jeune élève, intelligence, courage, sens de l'honneur. Son attrait pour la médecine, lui fait décider avec l'accord familial, d'aller rejoindre son oncle Alexis Larrey, chirurgien chef de l'Hôpital de la Grave à Toulouse, ce qu'il fit à 14 ans en 1780, en cinq jours de marche à pied, Louis XVI régnant depuis six ans... Son oncle l'accueillit avec enthousiasme à l'Hôpital de la Grave et en complément il lui "fit faire ses humanités" au célèbre collège de l'Esquille dirigé par les Frères de la Doctrine Chrétienne. L'étudiant passionné par les cours de dissection anatomique devient rapidement assistant de

l'anatomiste Jean-Jacques Frizac et en 1785, il obtient à 19 ans, le premier prix de la Société Saint-Joseph de la Grave puis il est désigné "professeur-élève". En 1786, il est nommé premier au concours d'aide-major de l'Hôpital de la Grave, soutient brillamment sa thèse sur la "carie des os" et reçoit une médaille de Vermeil aux armes de la Cité de Toulouse. Dès 1786 pendant le séjour toulousain, il est initié aux activités maçonniques de la loge "les écossais fidèles" dans l'esprit contestataire "patriote".

De tels succès, à 21 ans, ne suffisent pas à l'ambition de Dominique Jean Larrey qui rêve d'aller conquérir la gloire à Paris, sans savoir qu'il empruntera la même route que deux congénères limousins : Alexis Boyer d'Uzerche treize ans plus tôt, en 1774, et sept ans plus tard, en 1794, Guillaume Dupuytren de Pierre Buffière. En août 1787 après six semaines d'une marche à pied harassante dans la traversée du Quercy et du Limousin, D. Larrey arrive dans la capitale nanti des recommandations de son oncle Alexis pour Antoine Louis, secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de Chirurgie qui l'introduit auprès de Pierre Dessault créateur de la Clinique Chirurgicale de l'Hôtel Dieu pour l'enseignement au lit du malade.

A la fin de l'année 1787, D. Larrey présente le concours pour un poste de chirurgien major de la marine royale. Il part donc à pied pour Brest, visitant au passage à Laval la maison natale d'Ambroise Paré. Prémonition ou coïncidence ? Classé premier, en attendant son embarquement sur la frégate "La Vigilante", il suit à la prestigieuse école de médecine de Brest, l'enseignement de Pierre Duret, qualifié par Broussais "d'Ambroise Paré de la Marine". Larrey s'initie au traitement chirurgical précoce des blessures et à un respect strict des parties intactes lors du traitement des plaies. La campagne de pêche à Terre Neuve l'oblige à étudier l'hygiène, le mal de mer, le scorbut, sans négliger les conditions climatiques, l'ethnologie et l'écologie. Cette expérience

de "médecine navale" démontre ses qualités de précision, ponctualité, discipline, altruisme, permettant des conditions sanitaires très favorables, expliquant la satisfaction de l'équipage et les félicitations officielles au retour de l'expédition. Mais la vie de marin ne convient pas à ce terrien, sujet aux migraines ophtalmiques et au mal de mer. Il demande son licenciement de la Royale. (15).

De retour à Paris il reprend ses études, travaillant à l'Hôtel Dieu avec Dessault et Sabatier. Reçu premier au concours d'aide-major de l'Hôpital des Invalides en 1789, il est évincé au profit d'un candidat protégé du gouverneur Chastenot de Puységur. Ses conditions matérielles de subsistance résultent des cours d'anatomie et d'obstétrique donnés à l'école pratique. Son âme juvénile et généreuse l'entraîne à participer aux manifestations populaires, ce qui lui vaut d'être "chirurgien en chef du district de Saint André des Arts". La tourmente révolutionnaire s'accroît et D. Larrey est désigné comme chirurgien de l'armée du Rhin, avec l'appui de Sabatier, en 1792. Il a 26 ans et c'est au cours de cette première campagne qu'il conçoit "les ambulances volantes" dont il donne dans ses mémoires la description détaillée. Le ministre de la guerre, Pache en novembre 1792, ouvre un concours pour le projet d'ambulances mobiles auquel il va participer. L'idée de D. Larrey implique la notion de chirurgie d'urgence de l'avant, tout de suite sur le champ de bataille, (1) à partir du baptême du feu à Spire le 29 septembre 1792.

Dès 1793, le Général Vicomte Alexandre de Beauharnais est séduit par les avantages psychologiques de cette conception pour les soldats et pour la nouvelle organisation possible du service de santé. Mais "l'opposition des administrateurs" ne permet pas la réalisation de ce concept qui ne se fera que cinq ans plus tard, en 1797 à l'armée d'Italie du Général Bonaparte avec le soutien de Desaix qui sera tué à Marengo le 14 juin 1800.

En 1794, déjà auréolé de quelque gloire, à 28 ans, il présente son programme d'ambulances volantes qui est adopté par le conseil de santé, avant d'aller rejoindre son affectation à Toulon comme chirurgien en chef de l'Armée de Corse. Républicain affirmé, il est séduit par le dynamisme et de l'autorité du jeune Général Bonaparte

En 1795, il est de retour à la nouvelle école du Val de Grâce sous la direction de Coste, médecin de l'indépendance américaine. Il enseigne l'anatomie et la médecine opératoire, fondant avec Desgenettes le service de santé, ancêtre de la "société de médecine militaire" (2).

Les campagnes de guerre (4-16-17)

En 1796-1797, il participe à la campagne d'Italie à l'époque du Directoire connaissant les victoires de Motenotte, Pont d'Arcole, Lodi, Castiglione. Il met en pratique sur le terrain pour la première fois ses ambulances volantes en trois positions, Udine, Padoue, Milan avec succès tant qu'après Campo-Formio le Général Bonaparte dit " Vendémiaire" lui déclare : "votre œuvre est des plus hautes conceptions de notre siècle et suffira à elle seule à votre réputation ".

En 1798-1801, la guerre contre l'Angleterre se poursuivant, l'organisation décidée pour la campagne d'Egypte est confiée à Desgenettes, médecin chef et D. Larrey, 32 ans, chirurgien en chef de l'Armée, qui va donner toute sa mesure d'organisateur, d'opérateur et d'humaniste. A l'automne 1798, D. Larrey écrit à son épouse : " je suis de ceux qui sont attachés par des chaînes indestructibles au char du moderne Alexandre"... Ce fut vrai pour 17 ans d'épopée commune. Au Caire, il fonde une école de chirurgie. A Aboukir, l'activité de D. Larrey est énorme (150 tués et 750 blessés). Le 14 juin 1800, Kléber est assassiné et dès lors sous le commandement de Menou, l'Armée va d'échec en échec. A Canopé, sous le feu de l'ennemi, Larrey ramène un blessé sur ses épaules jusqu'à l'ambulance dans l'étonnement général. Il s'intéresse à beaucoup de faits pathologiques "scorbut, dysenterie éléphantiasis, ophtalmie." Il comprend la contagiosité de la peste et l'importance de l'hygiène des troupes. Il soigne à égalité tout blessé y compris les mameluks dont l'un deux lui remet une bague talisman qu'il porte encore à Waterloo. Pour le rapatriement des troupes vers Toulon, D. Larrey obtient que les blessés soient embarqués les premiers, signe humanitaire non pratiqué à l'époque. La guerre d'Egypte a révélé la capacité du chirurgien de l'avant dans l'action de la bataille, méritant l'admiration reconnaissante des soldats à l'origine du prestige grandissant. Ayant apprécié au combat les qualités de son jeune chirurgien, Bonaparte, dès son retour à Paris, le nomme chirurgien en chef de la Garde des Consuls" et de l'Hôpital de la Garde. (18)

Conformément aux nouvelles dispositions de la réorganisation du monde médical, D. Larrey doit soutenir sa thèse de Doctorat en 1803 sur les amputations, sujet dont il a, à l'évidence la plus grande expérience européenne. Il devient ainsi le premier "Docteur en Chirurgie". En 1804, à 38 ans, il est promu officier de la Légion d'Honneur, décoré en l'Eglise des Invalides, par Bonaparte premier Consul qui va devenir dans quelques mois Napoléon Ier. Il a été nommé quelques mois plus tôt, Inspecteur Général du Service de Santé avec Percy, Desgenettes, Heurteloup, et Parmentier. Le 2 décembre 1804 D. Larrey assiste aux cérémonies du sacre impérial dont il redoute les conséquences à court terme.

Après la défaite de Trafalgar, l'Armée de 200 000 hommes préparée au camp de Boulogne, entreprend la campagne de 1805 contre l'Autriche et la Russie, entraînant dans la gloire des victoires d'Ulm, Elchingen, Austerlitz, dite "bataille des trois empereurs", D. Larrey Chirurgien Chef de la Garde. La paix de Presbourg est de courte durée et le 14 octobre 1806, la bataille d'Iéna contre saxons et prussiens ouvre la voie vers Berlin et Varsovie. C'est la seule bataille de l'Empire à laquelle n'a pas assisté D. Larrey, en réserve avec la Garde Impériale.

En plein hiver, par un froid intense, à Eylau, la capacité de D. Larrey est à rude épreuve pendant 24 heures : pour 3 000 tués et 7 000 blessés. Dans ses mémoires, il écrit : "je conservais heureusement une force surnaturelle". Napoléon, passant près de son ambulance, lui confère, sur le champ, la croix de Commandeur de la Légion d'Honneur et lui remet sa propre épée gravée à son nom

pour remplacer la sienne volée par les Russes. A Friedland (14 juin 1807) il fait encore bénéficier les combattants de ses talents de chirurgien de l'avant et de son concept d'organisation des hôpitaux (Koenigsberg, Berlin, Hanovre).

Après l'entrevue de Tilsitt et de Erfurt entre Napoléon et Alexandre, où Talma joue devant un parterre de rois, D. Larrey revient à Paris, reprenant ses fonctions de chirurgien en chef de l'Hôpital de la Garde en 1807.

Mais l'année suivante, s'annonce la campagne d'Espagne et D. Larrey (13) part comme chirurgien chef de l'Armée de Murat, après avoir visité au passage son oncle Alexis Directeur de l'Ecole de Chirurgie de Toulouse et sa mère au village de Beaudéan. Il arrive en Espagne le 8 mars 1808 et dans ses mémoires (5) il écrit sa critique des médecins espagnols, sa réprobation de l'attitude de Murat, son épouvante en constatant l'état de l'armée de Murat faite de jeunes recrues mourant par milliers de typhus et de dysenterie dans les locaux épouvantables des hôpitaux : Bayonne, Madrid, Tolède, Victoria, Burgos (5). En avril 1808 dans l'Hôtel Dieu de Madrid on compte 2 250 malades pour une armée de 32 000 hommes et, dans les rues de la ville, l'insécurité engendre la panique des civils et des militaires. C'est dans cette ambiance ambiguë que se produit l'émeute du 1er et 2 mai 1808 de sinistre mémoire pour laquelle Murat déclara "la canaille est matée" (13). Répression atroce allumant la haine de deux peuples et que Goya a peint dans les "désastres de la guerre" dont la responsabilité historique revient à Murat et Godoy (5). En novembre l'Empereur reprend en main la direction des affaires et après Burgos et Somo-Sierra où s'illustre une fois de plus D. Larrey, il entre en vainqueur à Madrid le 4 décembre 1808. Mais l'Autriche menace à nouveau et Napoléon quitte l'Espagne, laissant en place la garde impériale et son chirurgien D. Larrey contre son gré et sans pouvoir réel puisque le chef du service de santé est Percy. D. Larrey démontre une fois de plus son humanisme, (15) ne faisant aucune distinction de nationalité pour accorder ses soins à quiconque en a besoin. Dans ses mémoires, il consacre un très long chapitre à cette campagne d'Espagne fustigeant les commissaires et administrateurs de l'Armée (5). Il identifie la gangrène traumatique et ses phases évolutives conduisant au débridement précoce des plaies laissées ouvertes et aux amputations primaires pour fracas de membres. Le 19 novembre 1808 sous la pression de Percy auprès de l'Empereur, la création d'un bataillon de "soldats d'ambulances" est décidée... reconnaissance de la "chirurgie de bataille" chère à D. Larrey. Mais celui-ci considère avec amertume qu'il s'agit d'un plagiat de son "ambulance volante". Malgré les efforts convergents ni Percy ni Larrey ne peuvent obtenir "le port de l'épaulette pour les médecins combattants" en raison de l'opposition formelle de Soult et de Berthier. A Valladolid, l'épidémie de typhus atteignant les prisonniers, les femmes et les enfants en majorité anglaise, D. Larrey demande la création d'un "hôpital destiné à l'ennemi"... grande première inscrite à son crédit par les Espagnols et les Anglais. En mars 1809, une partie de la Garde impériale est rappelée en France avec D. Larrey, lui-même atteint "par la fièvre nosocomiale fort bien traitée à Burgos".

Dans ses mémoires (5) il écrit : "j'aurais probablement péri sans les secours vigilants et assidus de mon élève, Alexis Larrey, mon cousin, jeune homme intelligent et donnant déjà de grandes espérances. A mon arrivée à Burgos, j'avais totalement perdu l'usage de mes sens et de mes forces... je conserverai toujours le souvenir des soins attentifs que Monsieur le Chirurgien en Chef Beaumarchef et Monsieur le Docteur Maisonade médecin de Burgos me prodiguèrent dans cette circonstance." Finalement, D. Larrey arrive à Paris exténué le 4 avril 1809. Pour lui "l'horrible et inexpiable guerre d'Espagne" est terminée mais elle durera en fait jusqu'en 1814, fruit maléfique "des fautes de comportement de certains militaires et d'administrateurs avides en l'absence de l'Empereur". C'était le déclin de l'Empire.

Après un court répit, en 1809 à Paris, D J Larrey repart pour la 2ème campagne d'Autriche comme chirurgien en chef de la Garde, Heurteloup étant chirurgien en chef de la Grande Armée. A Esling contre l'avis général, il ampute le Maréchal Lannes qui décède en quelques jours du typhus. A Wagram, l'action de D. Larrey est débordante : 1200 blessés, 300 amputations. L'Empereur lui décerne le titre de Baron et une rente annuelle de 5 000 Francs. Pendant deux ans 1810 et 1812, il reprend ses activités de temps de paix pour l'Hôpital de la Garde "le gros caillou" à Paris (18) et commence à rédiger ses "mémoires et campagnes". Il n'a fait aucun commentaire sur le divorce et le 2^{ème} mariage de l'Empereur ni sur la naissance du roi de Rome en 1811.

Mais l'entracte est interrompu par le départ pour la campagne de Russie, la plus cruelle de toutes. Il est le chirurgien en chef de la Grande Armée dont Desgenettes est le médecin en chef (11). En coordination le chirurgien et le médecin organisent en Allemagne des hôpitaux d'évacuation. D. Larrey réunit à Berlin tous les chirurgiens, leur donne ses consignes techniques et les répartit en six divisions d'ambulances volantes en sachant qu'il y a déjà 60 000 malades traités dans les hôpitaux de l'arrière. Quelques victoires marquent le début des hostilités : en 1812, Smolensk, Borodino, La Moskova ou D. Larrey pratique 200 amputations. Très vite le combat change de cours et c'est la terrible retraite de Russie, sans soutien logistique, vestimentaire et nutritionnel, en ambiance de glaciation. Intransportables, 700 malades ou blessés sont égorgés par les Russes. Affamés et gelés les hommes meurent par milliers après le fatal incendie de Moscou et le passage de la Bérézina du 28 au 29 novembre 1812. "Des régiments, des bataillons tout entiers, fondent, disparaissent et noircissent de leurs cadavres, la surface éclatante de ces plaines gelées (12)". Sa farouche volonté et sa robuste constitution permettent à D. Larrey de résister en poursuivant sans relâche ses actes de soins dans l'admiration et la reconnaissance des soldats comme en témoigne son transfert à bras d'hommes au passage de la Bérézina et le dévouement des pontonniers d'Eblé. D. Larrey arrive exténué à Königsberg le 21 décembre 1812, atteint de typhus dont il guérit grâce aux soins du Docteur Jacobi. L'expédition

a été si meurtrière que des 500 000 hommes il ne reste plus que 10 000 groupés autour du Général Vicomte Alexandre de Beauharnais qui connaît bien Larrey depuis l'Armée du Rhin en 1792 ! (11-15-16-20).

En trois mois Napoléon lève une nouvelle armée de 300 000 recrues trop jeunes et non aguerries pour l'ultime campagne de 1813 contre une coalition déchaînée. La campagne de Saxe est poursuivie par la victoire de Dresde (8 000 tués et 6 500 blessés français) la bataille de Warchau et l'enfer de Leipzig. Pendant cette campagne de Saxe, il y a eu beaucoup de décès parmi les chirurgiens, environ les deux tiers (826 en 1812 dont il reste 273 en 1813). Épuisé par une activité surhumaine et déprimé par la situation d'échec, D. Larrey rejoint Metz et demande un congé après avoir inspecté les hôpitaux de l'Est et du Nord. Mais la campagne de France commence en 1814 contre 400 000 coalisés arrivés sur le Rhin. C'est la 24^{ème} campagne consécutive du Baron D. Larrey. Malgré les prodiges de tactiques militaires, Napoléon ne peut empêcher les coalisés d'arriver à Paris. La vaillance de D. Larrey est constante avec quelques éclats de bravoure comme à la ferme d'Heurtebise : une ambulance sans protection étant menacée par des cosaques, D. Larrey va avec succès au secours des 200 blessés, se frayant à cheval un passage, les armes à la main. La défaite consommée, à Fontainebleau, après l'abdication D. Larrey demande à Napoléon de le suivre à l'île d'Elbe, ce que refuse l'Empereur, estimant que son chirurgien peut encore être utile à ses vieux soldats de la Garde. La première Restauration n'a pas de conséquence pour D. Larrey qui conserve ses titres et fonctions. Mais au fond de lui-même il garde l'esprit de l'Empire qui se manifeste dans l'aventure des 100 jours. Quelle désillusion ne subit-il pas lorsque Percy, son aîné de 13 ans lui est préféré comme chirurgien en chef de la nouvelle armée ! Est-ce en souvenir de Moscou, la seule fois où Napoléon aurait fait une critique "il n'a pas su administrer sa partie". Mais D. Larrey reste fidèle à son idole, à sa tradition, à sa mission humanitaire. A Waterloo, dans le désastre, il n'aurait pas pu faire mieux que Percy. Le service de santé n'a pas été la cause de l'échec militaire. Après Waterloo, D.J. Larrey rejoint Bruxelles, inspectant les hôpitaux et les blessés. Il arrive enfin à Paris le 15 septembre 1815, accueilli par sa famille dans la capitale occupée par les coalisés victorieux.

Vie sédentaire du professeur

D. Larrey subit la répression de la deuxième Restauration par suppression de ses fonctions et de sa pension mais il évite l'emprisonnement. Après un vote des chambres suite à un rapport élogieux pour services rendus aux soldats de toutes nationalités il recouvre sa pension le 8 avril 1818, "Après 28 ans de services, 40 batailles, 200 combats et plusieurs sièges de places fortes, à 49 ans, il a terminé sa glorieuse carrière" (3).

Après la vie active du chirurgien combattant, il se consacre à la rédaction des cinq volumes des mémoires de ses campagnes, jusqu'en 1817, comme un traité de chirurgie. Les honneurs dûs à son travail et à son rang

lui valent d'être Président en 1806 de la Société de médecine de Paris, la plus vieille institution dont il est membre depuis sa fondation en 1796. Il fait partie de la première promotion des membres de l'Académie Royale de médecine par ordonnance de Louis XVIII en 1820, puis, en 1829 il est élu membre de l'Institut de France, succédant à Pelletan, à l'Académie des Sciences. Dans ces instances il est évident qu'il a fréquenté Alexis Boyer et Guillaume Dupuytren, ses corrégionnaires civils d'origine limousine, mais il n'y a aucune trace de correspondance. A la demande du roi Léopold, il organise le service de santé de l'Armée belge. En compagnie de son fils Félix Hippolyte, né en 1808, il fait un grand voyage d'étude en Angleterre où il est accueilli dans des conditions très flatteuses.

Lors de la révolution de 1830 il est encore chirurgien de l'hôpital du "Gros Caillou" et, comme G. Dupuytren à l'Hôtel Dieu, il soigne les blessés des émeutes de juillet 1830. Les insurgés des "Trois Glorieuses" lui rendent les honneurs lorsqu'il arrive à l'hôpital. Un soir, les émeutiers réclament les blessés de la Garde Royale. Le vieux soldat s'y oppose avec fermeté, en termes vigoureux, et les manifestants s'arrêtent : les blessés sont sauvés et l'honneur du chirurgien militaire est respecté. Pariset (12) rapporte le fait dans son éloge à l'Académie de Médecine le 25 novembre 1845 en ces termes : "Sachez que ces malades sont à moi, que mon devoir est de les défendre et que le vôtre est de vous respecter, vous-mêmes en respectant des malheureux". Louis Philippe lui ayant rendu son siège au Conseil de santé, il prend en 1831 ses fonctions de chirurgien en chef de l'Hôtel Royal des Invalides dont le gouverneur est le Maréchal J B Jourdan (1762-1833), natif de Limoges, qu'il a connu à la guerre d'Espagne (1808-1814). Il retrouve l'ambiance de la glorieuse armée impériale parmi 4 000 vétérans invalides qui connaissent son courage légendaire et son humanité constante.

Mais les dernières années du chirurgien militaire. Baron d'empire, vont être assombries par des troubles caractériels : exigeant, autoritaire, sans clémence, ni patience. Il agace l'administration de l'Hôtel des Invalides par ses sautes d'humeur et ses revendications, malgré la protection que lui accorde son vieil ami le Maréchal Moncey. Pour l'éloigner, on lui confie des missions aux Pays Bas, dans le Sud de la France, en Italie. A Rome, il rend visite à Madame Laetitia, mère de Napoléon, presque centenaire et aveugle qui embrasse avec émotion le fidèle chirurgien de l'empereur.

En 1838, D. Larrey est admis à la retraite à 72 ans, ce qui l'accable d'une profonde amertume dont il ne sortira que le 14 décembre 1840 pour le retour des cendres de Napoléon. Il assiste à la cérémonie malgré le grand froid, impavide, ses cheveux blancs rappelant les neiges de Russie, ayant revêtu son uniforme de Wagram, droit de fierté au bras de son fils le Baron Félix Hippolyte Larrey, chirurgien militaire comme lui, professeur agrégé à la faculté de Médecine de Paris puis professeur au Val de Grâce, dont il sera le premier titulaire de la

chaire de chirurgie de guerre en 1852. Il voulait "saluer une dernière fois l'homme qui par ses paroles et par son testament l'avait fait entrer dans l'histoire" (3).

En 1842, il sollicite une mission pour visiter avec son fils les hôpitaux d'Algérie. Il se plaît à raconter les épisodes les plus fameux de ses campagnes, à ses interlocuteurs ébahis. En cinq semaines, il visite toutes les villes du littoral et de l'intérieur, étudiant en détail les hôpitaux. A Bone, il pratique même sa dernière opération chirurgicale en amputant l'avant bras d'un sujet arabe au poignet mutilé. Partout il est accueilli avec des marques honorifiques mais à 76 ans la fatigue vient à bout de sa résistance. Le 5 juillet 1842 il repart pour la France très fatigué. Après une pénible traversée, il arrive à Toulon où se déclare une pneumonie. Refusant le repos, s'opposant à son fils, il veut rentrer chez lui à Paris rapidement, sa femme étant gravement malade. Le 24 juillet il arrive à Lyon dans une situation désespérée. Le 25 juillet le fils Félix Hippolyte apprend le décès de sa mère survenu la veille et le soir à 17 heures le grand D.Larrey expire dans une chambre de l'Hôtel de Provence et des Ambassadeurs.

La vie familiale

La vie familiale de D. Larrey est exemplaire par sa sérénité réconfortante, à l'opposé de sa turbulente carrière d'homme de guerre. Il épouse en 1794, Marie Elisabeth Leroult de Laville, avant de rejoindre à Toulon l'armée de Corse. Cette union sans nuage dure jusqu'au décès en juillet 1842 à 48 heures d'intervalle de D. Larrey à Lyon et Elisabeth à Paris... séparés comme tout au cours de leur existence. Après la campagne d'Egypte, D. Larrey connaît pendant deux ans (1802-1805) le repos en ambiance familiale avec la vie brillante des salons parisiens où son épouse est appréciée pour "sa grâce et son talent de peintre" (3). Puis la campagne d'Autriche l'éloigne de Paris jusqu'à l'entrevue de Tilsitt en 1807, date à laquelle il revient à Paris reprendre ses fonctions à l'Hôpital de la Garde, comme Alexis Boyer, premier chirurgien civil de l'Empereur reprend les siennes à l'Hôpital de la Charité. L'enchaînement des batailles contre les coalitions successives à partir de 1808, les campagnes d'Espagne, de Saxe, puis de France, l'éloignent à nouveau jusqu'en 1815, après Waterloo. Ainsi, en vingt ans, D. Larrey n'a guère connu qu'épisodiquement la vie de famille mais l'épouse patiente et compréhensive l'a toujours soutenu par l'efficace abnégation de son excellente éducation, facilitant la traversée du désert dans la disgrâce de la deuxième restauration. D. Larrey a une fille Isaure née en 1798 au début de la campagne d'Egypte et un fils Félix Hippolyte né en 1808, au début de la guerre d'Espagne, celui qui, en miroir, fera une carrière de chirurgien militaire et consacra son existence à matérialiser l'affectueuse admiration qu'il vouait à son héros de père; il fut titulaire de la chaire de clinique chirurgicale de l'école d'application du Service de Santé des Armées du Val de Grâce, médecin inspecteur Président du Conseil de Santé, Professeur Agrégé à la Faculté de Médecine de Paris, Président de l'Académie

Impériale de Médecine, Membre de l'Institut, Grand Officier de la Légion d'Honneur.

Le corps de D. Larrey embaumé à Lyon est transporté à Paris. Les obsèques officielles sont célébrées en l'église de Saint Germain l'Auxerrois, le Maréchal Soult, ministre de la guerre ayant refusé l'accès des Invalides sollicité par son fils. Le cœur de D. Larrey et les viscères sont placés dans deux urnes déposées au Val de Grâce. Son corps, initialement inhumé au Cimetière du Père Lachaise, repose en la Chapelle des Invalides depuis le 15 décembre 1992, à la dernière place disponible (9-19). Depuis 1992, une petite urne contenant un fragment d'intestin est placée à l'Académie Nationale de Médecine grâce au Médecin Général Inspecteur P. Lefebvre; elle est visible dans une vitrine de la salle de la bibliothèque. Dans son éloge, Pariset (12) rapporte un mot de Napoléon rappelé par G. Breschet : "si jamais l'Armée élève un monument à la reconnaissance c'est à Larrey qu'elle doit le consacrer". L'événement est réalisé le 8 août 1850 lors de l'inauguration, dans la cour du Val-de-Grâce de la statue du Baron D. Larrey, sculptée par Pierre-Jean David d'Angers avec quatre bas reliefs de soutien rappelant la participation de D. Larrey à quatre batailles de l'épopée napoléonienne : Les Pyramides, Austerlitz, La Bérézina, Somosierra. Il existe deux autres statues : l'une à l'Académie Nationale de Médecine (1856) magnifiant le chirurgien humanitaire, l'autre à Tarbes (1864) glorifiant l'enfant du pays - s/s l'éloge de J. CLOQUET.

Une oeuvre d'innovation

En toute circonstance, pendant 20 ans sur les champs de bataille, puis pendant 20 ans de pratique de garnison, **le concept d'action humanitaire a dominé l'oeuvre du chirurgien militaire D. Larrey.** Le thème central est le secours d'urgence dû au blessé quelle que soit sa nation. A la notion de "soins, devoir du chirurgien". D. Larrey ajoute une **compassion naturelle dans l'acte d'un être humain envers un autre homme et de surcroît avec la volonté de protection.** Après les "Trois Glorieuses", à l'intention de son fils Hippolyte et des jeunes chirurgiens, il a écrit : "Les devoirs d'un chirurgien en Chef d'Armée de doivent pas se borner à administrer aux blessés, les soins et les secours que leur état exige, il doit encore ne pas reculer devant aucun moyen pour protéger et garantir leur existence contre toute espèce d'agression hostile". C'est aussi qu'après les émeutes de la Révolution de Juillet en 1830, il a refusé l'accès inopiné de son hôpital du Gros Caillou en disant : "Sachez que ces malades sont à moi, que mon devoir est de les défendre et que le vôtre est de vous respecter en respectant des malheureux". S'il n'a pas droit aux épaulettes d'officier, le chirurgien militaire d'Empire porte l'épée! C'est pourquoi à Eylau, Napoléon 1^{er} donne son épée à D. Larrey dont la sienne a été dérobée! L'exemple de la ferme d'Heurtebise, lors de la Campagne de France est démonstratif de ce concept de défense des blessés...les armes à la main!

Nous envisagerons trois aspects : la pratique chirurgicale d'urgence, l'enseignement de la chirurgie de

guerre et de la médecine militaire, l'organisation du service de santé des armées. (4-16-17).

1° La pratique chirurgicale d'urgence

D. Larrey est le promoteur de la chirurgie d'urgence (4) notamment pour les lésions traumatiques des membres. Dès sa première campagne à l'armée du Rhin en 1792, il comprend la nécessité d'une prise en charge sur place, immédiate du blessé, imaginant le principe des "ambulances volantes". La campagne d'Egypte puis la guerre d'Espagne confirment l'avantage des amputations et des désarticulations d'emblée le plus tôt possible pour éviter la gangrène humide... Avant l'ère pasteurienne, dans l'ignorance de la bactériologie, de l'antisepsie, de l'antibiothérapie, D. Larrey imagine la période de sidération initiale précédant la contamination, sans base scientifique, par pure observation perspicace et pragmatisme. Dans la "Relation chirurgicale de l'armée d'Orient" mais plus encore dans ses mémoires, (5) les descriptions faites sont dignes d'une leçon de clinique. Ses détracteurs lui reprochent "des pyramides de membres à côté des ambulances mobiles". **Sur le lieu des combats, avec grande affluence de blessés, sans anesthésie ni réanimation, il choisit de tenter de sauver la vie du blessé et non la fonction du membre.** Ses plaies opératoires sont nettes avec cicatrisation correcte. Sa rapidité opératoire est le résultat d'une connaissance anatomique parfaite, acquise dès son plus jeune âge à Toulouse, et d'un entraînement constant, sur les multiples champs de bataille (en moyenne une à deux minutes pour désarticuler une épaule). On lui prête la phrase suivante au cours de la campagne de Russie : "vous, colonel, qui êtes mon ami, je désarticulerai votre hanche en 17 secondes (13)... " boutade de légende sans doute, dont je n'ai pas trouvé trace dans les mémoires. Il est habituel d'opposer Larrey à Percy, plus économe. En fait, il s'agit de deux tempéraments différents : Larrey plus jeune, intrépide, sur le champ de bataille, relève d'énormes fracas, voulant profiter de l'hébètement du blessé, voire de l'effet de congélation. Percy, aîné de dix ans, chirurgien en chef, plus en arrière du théâtre des manœuvres militaires, reçoit sans doute plus tardivement des délabrements moins graves. En 28 ans de chirurgie de l'avant, Larrey met à son actif le traitement d'un nombre considérable de fracas des membres : il en est ainsi à Eylau ; 300 amputations, à Wagram ; 300 amputations, à La Moskova ; 200 amputations... Aucune statistique ne permet de trancher l'avantage scientifique de tels sacrifices dans le contexte et au moment des faits. Aucune comparaison ne peut être faite avec les conditions de la chirurgie de guerre au XXI^{ème} siècle. Les chirurgiens du XIX^{ème} siècle ont eu le courage d'agir en situation dangereuse, quitte à faire survivre des invalides. Dans le bilan de la meurtrière campagne de Russie en 1812 D. Larrey compte 22.000 blessés traités dans ses ambulances dont 9.073 guéris sans séquelle, 1000 amputations, 2416 décès (1/10^{ème} amputé) 4.027 invalides partiels, 5854 invalides totaux, dont 731 amputés. Au total il y a une mortalité de 11%, invalidité totale de 26,3%, guérison et séquelles partielles 62,4%. D. Larrey estime avoir sauvé

89% de blessés dans des conditions particulièrement précaires (11). Il faut noter que les amputations et désarticulations de membres ne représentent que 4% du collectif. Il a le mérite de donner l'exemple du "chirurgien combattant de l'avant". Il s'intéresse aux appareils pour extraction de balle, aux aiguilles pour suture, aux trépanations pour traumatisme crânien et il étudie "le vent du boulet" bien que n'ayant pas de notion physiopathologique des effets de souffle.

Au cours de la campagne de Russie, de Königsberg, il écrit une note d'instruction à ses chirurgiens expliquant le traitement des plaies par congélation dont il assimile la physiopathologie à celle des brûlures et dans ses mémoires, il décrit longuement le danger du réchauffement rapide (5).

Il remarque également que parmi les plaies de l'abdomen, seules peuvent guérir les lésions coliques fistulisées à la peau. Comme le dit également P.F Percy en 1792, dans le "manuel du chirurgien d'Armée".

2° L'enseignement de la chirurgie de guerre et de la médecine militaire

D. Larrey est un enseignant de grand talent. Il sait "faire école" partout où il passe. Dès ses premières fonctions à Toulouse, il enseigne l'anatomie, science de base de la chirurgie, dont il sait tirer profit comme chirurgien de guerre pour prévoir la topographie exacte des interlignes articulaires, des espaces clivables, des cheminements vasculaires et nerveux, des zones de ligatures, et section élective des pédicules... au point qu'on pourrait imaginer un simulateur moderne de chirurgie virtuelle ! Il ne faut pas oublier que D. Larrey donne son nom à la fente diaphragmatique rétro sternale, voie de ponction péricardique mais aussi siège de hernie abdomino-thoracique. Au cours de ses périodes hors du champ de bataille, il s'intéresse aux anévrysmes, hydrocèles vaginales, fistules anales, et à la gangrène sèche en insistant sur le classique sillon d'élimination.

Doué d'un sens aigu d'observation, il s'intéresse à tous les faits pathologiques. A la campagne d'Egypte, après la prise de Saint Jean d'Acre et le combat du Mont Thabor, il soigne avec Desgenettes l'épidémie de peste qui ravage les troupes, comprenant le premier la contagiosité de cette maladie (6). En Pologne il étudie la plique. D'Egypte il ramène des observations d'ophtalmie granuleuse, d'éléphantiasis, d'hépatite, sans oublier des notes de climatologie et d'ethnologie... comme jadis lors de sa première expédition à Terre Neuve sur "La Vigilante", où il avait compris le problème du scorbut qu'il redécouvre en Egypte (14). Lors de la guerre d'Espagne, outre la gangrène traumatique qu'il distingue bien de la gangrène sèche, il est confronté aux faits nouveaux de la terreur psychologique de la guerre civile en milieu urbain, de la "colique madrilène" qui décime militaires et civils ainsi qu'une fièvre maligne qu'il appelle "ataxie soporeuse". Lors des campagnes de Saxe et de Russie, il identifie la fièvre méningitique catarrhale de congélation.

Il consacre surtout son temps, avec patience et passion,

à la formation des jeunes chirurgiens militaires par son exemple dans l'action des ambulances volantes sur le terrain, mais aussi par les cours de clinique à l'Hôpital de la Garde et au Val de Grâce, à Toulon, à Metz. Partout où il se trouve, il crée des écoles d'instruction, comme au Caire, à Madrid, à Berlin... Il enseigne à la fois la clinique et la médecine opératoire. Les autopsies des blessés décédés sont l'occasion de vérifier le bien fondé du traitement ou la faute, en présence des élèves.

Chez de nombreuses générations de chirurgiens en formation, il sait susciter le goût de la connaissance par l'observation des faits démontrant que **la méthodique persévérance d'un compagnonnage librement consenti est le plus sûr chemin de l'apprentissage qui doit précéder l'entreprise novatrice**. Pourquoi n'imaginerait-on pas qu'il a eu à instruire Lucien Baudens (1804-1854), contemporain de son fils Félix Hippolyte, qui s'illustra dans la conquête algérienne sous Louis-Philippe et qui initia l'esprit moderne du traitement des plaies intestinales ? Il en est ainsi du déroulement des générations successives des hommes de bonne volonté.

Tout ce que D. Larrey a observé est décrit avec précision dans ses "Mémoires et campagnes" (5), document qui est un précieux témoin de la médecine du premier tiers du XIX^{ème} siècle. Ses qualités épistolaires rendent agréable la lecture des mémoires, des comptes rendus de sociétés savantes et de la correspondance. Malgré un style un peu ampoulé et souvent un manque de modestie, les messages sont clairement exposés. Parmi les lettres autographes, il en est une qui est étonnante (Anonymat préservé) quand on sait qu'elle a été écrite à Dresde le 26 juillet 1813 : "Grâce à mes instantes recommandations, Sa Majesté vous a accordé la décoration que vous désiriez" curieuse démarche du rigoriste Baron D. Larrey en pleine campagne de Saxe !

3° L'organisation du service de santé des Armées

Dès 1792, D. Larrey conçoit en fait la chirurgie d'urgence de l'avant, sur le champ de bataille, créant ainsi le "chirurgien combattant" et les "ambulances volantes", dont la première démonstration est faite lors de la guerre d'Italie en 1797 en trois positions : Udine, Padoue et Milan. L'antériorité revient indiscutablement à Larrey par rapport à "La Wurtz" de Percy en 1799. **La célébrité des ambulances contribue grandement à l'ascension glorieuse de D. Larrey (1)**. Il insiste sur l'importance de l'implantation de ses ambulances dans le dispositif militaire. Elles doivent être au plus près sans gêner la manœuvre militaire et elles doivent assurer leur propre défense. Dans la préparation d'une campagne D. Larrey donne beaucoup d'importance à la préparation des hôpitaux d'évacuation à l'arrière. Avant les hostilités, il s'efforce de réunir et de répartir les jeunes chirurgiens dans les ambulances, leur donnant des consignes techniques précises. Au cours des combats, il est toujours au centre comme le représentent quelques tableaux célèbres.

L'Ecole d'Application du Service de Santé des Armées, en 2003, a édité une brochure sur les "antennes chirurgicales mobiles" descendantes directes des ambulances volantes de Larrey telles que les "autochir de 1940 et les antennes parachutistes d'Indochine, ce qui prouve l'influence persistante dans les temps modernes du concept des soins initié par des D. Larrey qui doit être considéré comme précurseur du SAMU d'après A. Soubiran. **Il a su associer la bravoure à l'attitude décisionnelle d'urgence quelles que soient les circonstances sans exclure la réflexion logique, le sens éthique et la compassion naturelle**.

Lors de la campagne de 1813, Larrey et Percy, pour mieux servir "les ambulances" obtiennent la création d'un corps d'infirmiers de l'avant ou despotats, vêtus d'uniformes marrons et munis d'une pique. En se groupant par deux, les infirmiers avec leurs piques passées dans les traverses d'une plaque de toile pliable forment instantanément un brancard prêt à l'emploi pour le ramassage des blessés, modèle qui existait encore dans les armées françaises en 1940.

L'aspect de prime abord rude, sinon brutal de D. Larrey n'exclut pas son altruisme et la charité pour ses blessés qui l'appelaient "la providence". Sa difficile mission de chirurgien de guerre est en fait pour lui une action humanitaire destinée à tout blessé quelle que soit sa nationalité, sans distinction entre les Français et leurs ennemis. **Tout blessé ramassé devient "son blessé"**. En Egypte, il traite les populations atteintes par la peste comme les mamelouks blessés dont l'un lui remet une bague talisman qu'il porte encore à Waterloo ! En Espagne, son humanité tranche sur les erreurs d'un commandement inadapté. Dans les campagnes de Russie, il donne ses soins à de nombreux blessés russes, alors que l'ennemi traite sauvagement les blessés français. Il en est de même lors des campagnes de Prusse et de Pologne. Cette généreuse charité connue des combattants, assure la survie de D. Larrey dans la débâcle de Waterloo : prisonnier, il doit être fusillé lorsqu'il est reconnu par un médecin prussien qu'il a jadis enseigné à Berlin et par Von Blücher dont il a sauvé le fils dans la vallée de Poelitz en 1813. Le chirurgien français est invité à la table du général prussien puis est accompagné par un aide de camp jusqu'à Louvain.

Si Henri Dunant et Gustave Moynier ont droit à reconnaissance pour la création de la Croix Rouge et de la Convention de Genève, il ne faut pas oublier que bien avant eux, D. Larrey avait réalisé l'acte avant la lettre et que "Percy dès 1792 avait rédigé un projet de convention humanitaire en cinq articles consacrant l'inviolabilité des blessés, la neutralisation des hôpitaux et du personnel sanitaire" (3).

La personnalité d'exception

Aux confins de l'histoire et de la légende une anecdote anglaise a fait le tour du monde. Pendant la bataille de Waterloo, le chirurgien en chef de la garde avait placé son ambulance centrale au "Gros Caillou" près de la ferme "La Belle Alliance". Comme d'habitude il se

déplaçait sans cesse, secourant les blessés sous la mitraille. Suivant le combat du haut du Mont Saint Jean, Wellington demanda : "Quel est cet audacieux ?" C'est Larrey lui dit-on. Il ordonna : "Allez dire de ne pas tirer de ce côté pour laisser à ce brave le temps de ramasser ses blessés". Il se découvrit alors et dit au Duc de Cambridge en désignant de son épée D. Larrey : "Je salue l'honneur et la loyauté qui passent" (3 et 13). Ce récit souligne le respect imposé en son temps par les qualités humaines d'un jeune montagnard envieux de gloire, âpre à la besogne, intrépide altruiste, quittant sa terre natale pour courir l'Europe de combats en batailles pendant vingt cinq ans.

Au cours des campagnes de l'Empire, D. Larrey a connu de nombreux militaires d'origine limousine : le Général J.B.Marbot né à Brive, héros de Waterloo, le Maréchal G.Brune né à Brive (1763-1815), le Maréchal Th. Bugeaud Marquis de la Piconnerie (Magnac-Bourg en haute Vienne (1784-1849, le Duc d'Isly, pacificateur de l'Algérie et du Maroc.

D. Larrey a bien connu le Maréchal J.B.Jourdan (1762-1833) lors de la guerre d'Espagne puis lorsqu'il était chirurgien chef des Invalides dont Jourdan, limousin de naissance, était le gouverneur.

De même, il a connu J.Baptiste Martial Materre (1772-1843). Né à Limoges, après avoir participé à la guerre de Vendée il partit avec le 5^e bataillon de la Corrèze et pendant 21 ans il a participé à toutes les campagnes militaires de la Révolution et du 1^{er} Empire. Il fut blessé 8 fois, ayant eu à connaître D.Larrey. Il était maréchal de camp en 1814. Il reprit du service pour les Cent jours et fut mis en demi-solde en 1815 puis à la retraite en 1824.

Son frère Barthélemy Materre (1779-1843) né à Uzerche, fut chef de bataillon participant aux campagnes napoléoniennes sauf celle de Russie. Au cours de sa carrière de chirurgien militaire D. Larrey a rencontré de nombreux chirurgiens d'origine limousine. C'est ainsi que dès l'Armée du Rhin en 1792, il a connu Léonard Cruveilhier Chirurgien major de première classe du bataillon de la Haute-Vienne au régiment de Sambre et Meuse, qui fut chirurgien chef de l'hôpital de Choisy puis qui fut muté à l'hôpital général de Limoges sur recommandation de PF Percy. C'était le père du professeur Jean Cruveilhier.

Lors de la bataille d'Austerlitz, D. Larrey a apprécié la valeur et le dévouement d'un jeune médecin corrézien, Etienne Guillaume Gautier (1783-1861), né à Uzerche dans une famille médicale. Il a été nommé chirurgien major des grenadiers de la Garde Impériale. Il a été grièvement blessé lors des combats de Madrid. Il fut député de 1841 à 1848. Il mourut en 1861 à Vaugirard où son épouse avait fondé un commerce de vins.

D. Larrey a connu le Docteur Vareliaud, élève d'Alexis Boyer, médecin de l'Impératrice et de l'Empereur, né en 1777 à Uzerche, et un chirurgien militaire, R.D. Pontier d'Uzerche qui alla jusqu'à Moscou et revint à pied en Corrèze, écrivant ses souvenirs de la campagne de Russie.

Soutenu par une constitution physique capable de résister à toute épreuve héritée de ses ancêtres gallo-romains, il a un caractère impétueux, bien structuré et volontaire. Il est de taille moyenne, avec des yeux vifs au regard pénétrant, un visage ovale encadré par une chevelure brune tombant sur des épaules carrées. Tel apparaît ce personnage de légende qui, par son respect de la vie humaine, apporte au sein des furieux combats de son époque la raison d'être de son art qui le fait "citoyen du monde et serviteur de tous les hommes" (12). C'est peut être dans l'étude de sa généalogie que réside la compréhension de ce personnage. (15)

La famille Larrey installée à Beudéan depuis plusieurs siècles est typique de la souche montagnarde de petits propriétaires terriens victimes des guerres de religions. Plusieurs membres émigrèrent dont Isaac (1638-1719) auteur d'ouvrages sur l'histoire de France et d'Angleterre. Jean François Larrey, né en 1723 à Larroque de Nebuisans, est le premier maître chirurgien connu d'une longue lignée de huit chirurgiens en un siècle. Il est le chef de la corporation à Tarbes et son fils Dominique (Parrain du Grand Larrey) lui succède dans cette ville. Ce Dominique Larrey a un frère Jean, resté à Baudéan dans la propriété ancestrale. Il a eu deux fils dont l'aîné Jean reste sur le domaine de Baudéan tandis que le cadet, Alexis, part à Toulouse pour étudier la chirurgie. Ce Jean de Baudéan épouse Philippine Pères et a trois enfants : Geneviève (1760) Dominique (1766) et Claude François (1769). Dominique Larrey, célèbre chirurgien de Napoléon 1er et des campagnes militaires du Premier Empire a donc dans son patrimoine génétique les conditions nécessaires et suffisantes pour être humaniste par la branche d'Isaac et chirurgien par la branche de Jean François Larrey... à quatre générations ! (15).

Après le décès précoce du père, la mère Philippine Pères, femme de devoir dans la rigueur du veuvage, s'efforce d'élever ses trois enfants avec les ressources modestes de son maigre patrimoine. A l'abri de la solide maison familiale elle fait cuire son pain de seigle dans son four domestique. Elle fait la garbure (pommes de terre et choux du potager). La récolte de maïs assure la farine pour cuire toute l'année le pastel, bouillie délayée dans du lait ou bouillon de choux. Les framboises et les fraises permettent les desserts (15). Ainsi, jusqu'à l'âge de 13 ans, le jeune D. Larrey connaît la vie simple et rude de petit campagnard sans ressource dans une région célèbre, depuis l'arrivée des romains, pour la douceur de son climat et les vertus des eaux thermales de Bagnères que fréquenta Jeanne d'Albret et que célébra plus tard Montaigne pour "le baigner salubre" et "l'aménité du lieu, commodité de logis, de vivre et de compagnie". En 1677 le Duc du Maine, fils de Louis XIV et de Madame de Montespan, a fait une cure à Barèges sous la conduite de Madame de Maintenon. Peu après, séduit par les lieux, Ramon de Carbonnières, secrétaire du cardinal de Rohan (1734-1803) fit connaître au monde "la magie des Pyrénées". (15)

Toute l'enfance de D. Larrey est bercée par le récit des

tentatives d'émancipation des habitants de la vallée à l'égard des barons de Baudéan, dont les sévices étaient ressassés au cours des veillées, excitant l'imagination enfantine pour la liberté et la justice, ce qui a sans doute déterminé par la suite son comportement en quête d'équité, de réussite et de gloire. Il a aussi écouté les méfaits de la guerre de sept ans, dont des blessés ont été soignés en 1760 à l'hôpital militaire de Barèges. Il a entendu parler de son oncle Alexis, élève et gendre de Bonnet, chirurgien major de l'Hospice de la Grave à Toulouse, et des lettres patentes du 29 avril 1761 (6 ans avant sa naissance) par lesquelles Louis XV avait créé à Toulouse l'Ecole Royale de Chirurgie, à l'image de l'Académie Royale de Chirurgie fondée à Paris en 1743. Il est évident que tous ces événements entremêlés en désordre mettent en effervescence l'âme de l'adolescent. (15).

C'est peut-être en souvenir des exactions des seigneurs de Baudéan que s'expriment son âme charitable, son dévouement aux blessés et son sens affiné de la justice, sentiments renforcés par sa mésaventure au concours d'aide major de l'Hôpital des Invalides en 1789, jamais oubliée, même lorsqu'en fin de carrière il devient chirurgien chef de l'établissement ! C'est dans le même esprit qu'il s'occupe de l'affaire des jeunes recrues, accusées par l'état major de se faire des mutilations volontaires des mains après les combats de Lützen et Bautzen (1813), Napoléon ayant demandé des exécutions massives pour l'exemple. Ayant personnellement examiné l'état de 2 632 hommes au sein d'un jury de chirurgiens et d'officiers supérieurs, D. Larrey est convaincu qu'il s'agit en fait de plaies involontaires par inexpérience. Il expose les faits avec une telle conviction que Napoléon annule sa première décision et malgré sa mauvaise humeur initiale, il aurait dit en donnant l'accolade : "Un souverain est bien heureux d'avoir affaire à un homme tel que vous". L'anecdote dit qu'ultérieurement, D.Larrey aurait reçu le portrait de Napoléon enrichi de diamants avec 6 000 francs en or et une pension de 3 000 livres...

C'est aussi au nom du principe de justice égalitaire que le Baron D. Larrey s'insurge souvent contre les administrateurs et les officiers des armes. "Il tourmente les généraux déclarait Napoléon à O'Méara, et allait les éveiller pendant la nuit toutes les fois qu'il avait besoin de leurs fournitures ou de secours pour les blessés ou les malades. Tout le monde le craignait parce qu'on savait qu'il viendrait sur-le-champ se plaindre à moi ; il ne faisait la cour à personne, il était l'ennemi implacable des fournisseurs".

Pendant longtemps il mène sans succès, ainsi que Percy, une sourde lutte pour obtenir que les "médecins combattants" aient droit au port de l'épaulette comme les autres officiers, ce que refusent obstinément Soult et Berthier, malgré l'action de la loge maçonnique dont font partie D. Larrey, la plupart des maréchaux et même les frères de Napoléon. Il faut rappeler à ce propos la classification dégressive des officiers par Sébastien Blaze, pharmacien lors de l'expédition d'Espagne, considérant que les médecins sont "en quatrième classe,

sans gloire et sans richesse" (11-13).

L'honnêteté et la probité de D. Larrey sont aussi proverbiales que sa fidélité à l'Empereur et la foi en sa mission de chirurgien militaire. Dans le mémorial de Saint Hélène, Napoléon exprime à Las Cases un vibrant éloge de D. Larrey : "C'est le plus honnête homme que j'aie rencontré, un constant et héroïque ami du soldat, vigilant, toujours sur pied, toujours soignant les blessés, les visitant, les consolant. J'ai vu Larrey sur le champ de bataille, suivi de ses jeunes chirurgiens, chercher sans relâche un signe d'animation dans les corps étendus sur la terre." Quel hommage émouvant de la part de celui qui malgré lui fut "l'ogre corse !"

Ses détracteurs amplifient la rudesse de son caractère qui trouve son origine probablement dans les désillusions de la vie depuis les oppositions tatillonnes de Mère Marie de la Croix à l'Hôtel Dieu à l'égard de Desault, comme la menace d'arrestation à son insu par le Comité de Salut Public pour son excès d'humanité envers les immigrés, comme la nomination de Percy chirurgien en chef de l'armée des Cents Jours, comme les mesquines vexations de la deuxième Restauration. Dans la mémoire populaire comme dans l'histoire de France, D. Larrey éclipe d'autres chirurgiens militaires contemporains tels Heurteloup, Percy, Yvan, et beaucoup de leurs jeunes collaborateurs, dont la bravoure et la valeur ne sont pas moindres. Il a la puissance rayonnante d'un chef charismatique, la volonté de réussir, la détermination de ne pas subir. En solide montagnard il sait faire l'ascension du chemin de cette, gloire qui "se donne seulement à ceux qui l'ont rêvée" (Charles de Gaulle).

Dans le contexte historique du XIXème siècle, il est de prime abord difficile de comprendre l'admiration et l'attachement réciproques de deux personnalités aussi dissemblables : Napoléon 1^{er} et D. Larrey. Napoléon 1^{er} envoûté par le **besoin de domination**, ne supporte pas la résistance des peuples coalisés d'une Europe qu'il veut concevoir selon son idée républicaine. L'échec diplomatique le conduit sans scrupule à la violence guerrière, source de massacre de millions d'hommes, ce qui lui vaut mauvaise réputation. D. Larrey horrifié par les hécatombes et les souffrances des soldats, réagit en être humain sensible, empreint d'humanisme, exploitant son art de soignant au service d'un dévouement humanitaire, inusité à cette époque. D. Larrey exprime avec ferveur une bénéfique compassion, au point que les blessés l'appellent "**la Providence**".

Ainsi Napoléon 1^{er} et D. Larrey, par des voies différentes mais heureusement complémentaires, donnent une image glorieuse de l'épopée napoléonienne par l'association du généralissime victorieux des batailles et de son chirurgien vainqueur des misères.

Témoin privilégié du malheur des combattants, il avait acquis la spontanéité de l'entraide au combat et de la convivialité des bivouacs. Conscient de la brutale oppression des batailles, toujours au contact de ses soldats mutilés, il n'a jamais été dupe des falbalas, des

mondanités ni des ors des palais, auxquels il préférerait l'ambiance exaltante sous la mitraille.

S'il y avait une olympiade des chirurgiens, D. Larrey aurait la palme d'or pour avoir réussi à faire une chirurgie à part entière dans des conditions entièrement à part. Immortalisé dans son bloc de marbre blanc, colonne du temple dans le péristyle de l'Académie Nationale de Médecine, l'allure majestueuse du Baron D. Larrey, chirurgien humanitaire lors de la délicate aventure de la Révolution et de l'Empire, membre de l'Institut de France, Commandeur dans l'Ordre de la Légion d'Honneur, chevalier de la Couronne de Fer, semble l'illustration du courage défini par Jean Jaurès dans son célèbre discours du Lycée d'Albi en 1903 : "Etre à la fois un praticien et un philosophe... Choisir un métier et le bien faire... Aller à l'idéal et comprendre le réel".

Dans son testament du 15 avril 1821 Napoléon I^{er} a parfaitement défini le Baron D. Larrey : "Il a laissé dans mon esprit l'image du véritable homme de bien".

Références

1. M.E ANGELETTI. - Les ambulances volantes du Baron D. Larrey chirurgien de l'Empereur Thèse Marseille 1984.
2. J. CLOQUET. - Discours prononcé à l'inauguration de la statue du Baron Larrey à Tarbes 15 août 1864. Institut impérial de France. Didot Edit 1864.
3. R. DEBENEDETTI. - Eloge de D. Larrey à l'occasion du bicentenaire de sa naissance. Bull. Acad. Méd. 11-10-1966.
4. J. GUILLARD. - Larrey chirurgien de guerre. Thèse Paris 1966.
5. D.J. LARREY. - Mémoires et Campagnes du Baron Larrey. Rémanences Edit Paris 1983.
6. D. LARREY. - Relation historique et chirurgicale de l'expédition de l'Armée d'Orient en Egypte et en Syrie. Paris 1803.
7. LAS CASES. - Le mémoire de Ste Hélène. La Pléiade - Gallimard Edit 1956.
8. P. LEFEBVRE A. CORNET A. SICARD - La tombe oubliée du Baron Larrey : près le 150^{ème} anniversaire de sa mort, la volonté de l'illustre chirurgien d'être inhumé aux Invalides serait-elle relevée. Histoire des sciences médicales 1990 XXIV/1/259/263
9. P. LEFEBVRE A. CORNET A. SICARD - Le transport des cendres du Baron Larrey du Père Lachaise aux Invalides 14-15 décembre 1992. Histoire des sciences de la médecine 1995 XXIX/1/23/27
10. L. MADELIN - Histoire du Consulat et de l'Empire. J. Tallandier Edit 1974.
11. Thierry MARTINET - Les conditions sanitaires de la campagne de Russie. Thèse Reims le 23 avril 1999
12. PARISET. - Eloge de D. J. Larrey. Bull. Acad. Méd. 25-11-1845.
13. L. PEDINIELLI. - D. J. Larrey chirurgien de l'Empereur in "Corse sur identité historique". SNIP Edit 1993.
14. G. RICHET. - Aspects humanitaires et médicaux de la reddition de l'Armée d'Orient (1799-1801). Histoire des Sciences Médicales 2003/T37/n°2/p.191-203).
15. A. SOUBIRAN. - Le Baron Larrey chirurgien de Napoléon. Fayard Edit 1966.
16. H. DU SUAN DE LA CROIX. - Dominique Larrey chirurgien de la Grande Armée. Thèse Toulouse 1947.
17. P. TRIAIRE. - Dominique Larrey et les Campagnes de la Révolution et de l'Empire. Tours 1902.
18. P. VALLERY RADOT. - Hôpital militaire du Gros Caillou page 127 à 131. In "2 siècles d'histoire hospitalière de Henri IV à Louis Philippe (1602-1836). Paul Dupont Edit. 1947
19. Dominique Jean LARREY : l'hommage des Invalides. - Plaquettes à l'occasion du transfert des cendres 15/12/1992. Hervas Edit. 1992
20. PP Comte de SEGUR. - Histoire de Napoléon et de la Grande Armée pendant l'année 1812. Baudoin Edit Paris 1825
21. PROCTOR PATTERSON JONES. - Napoléon : récit des années de gloires par son secrétaire et son valet. Amilcere Pizzi Edit Milan 1993

Documentaires

1. Archives de la Société de Médecine de Paris déposées à l'Académie Nationale de Médecine
2. Archives du Centre de documentation Val de Grâce Réf. 1041 I et Cartons III + III 1. 112 et 112 2
3. Correspondance de Larrey à sa femme (99 lettres) Musée du Val de Grâce. Carton 130-2.
4. Dossier Dominique Larrey Réf Y- L -166. Service historique Armée de Terre. Château de Vincennes.